

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Josi MAGG

Glanes dans la vie quotidienne au
Collège de St-Maurice, en l'année
scolaire 1898-1899

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1955, tome 53, p. 179-183

© Abbaye de Saint-Maurice 2012

Glanes dans la vie quotidienne au Collège de Saint-Maurice en l'année scolaire 1898-1899

Dès le commencement de l'année, je fis partie de la chorale du Collège. J'avais une voix d'alto agréable, sonore et assouplie par de nombreux exercices de solfège ; aussi m'était-ce un jeu, la plupart du temps, que de chanter à vue des morceaux, même difficiles. Cela m'avait valu à Schwyz d'avoir été constamment appelé à assurer les soli d'alto aux messes polyphoniques. C'est aussi pourquoi, à Saint-Maurice, le directeur du chœur, M. Armin Sidler, — qui était d'origine schwyzoise, — ne se contenta pas de m'enrôler parmi ses chanteurs, mais me désigna également comme soliste. Les dimanches ordinaires, on exécutait des messes à quatre voix, plutôt faciles, avec ou sans accompagnement d'orgue, mais aux grandes solennités le répertoire comportait, comme partout, des messes avec orchestre et soli.

La Messe de minuit à Noël demeure en ma mémoire comme l'un des moments les plus sacrés de ma vie. Ce fut vraiment la cérémonie la plus splendide à laquelle j'ai participé. L'intérieur de l'église n'était éclairé que par la lumière d'innombrables cierges disposés avec art, qui brûlaient à l'autel majeur. Ils formaient comme un tissu de flammes vacillantes d'un tel rayonnement qu'on croyait percevoir leur chaleur à travers les couches d'air froid de la nef. Les lampes de la tribune avaient été voilées de manière à ne rien laisser perdre de l'éclat majestueux du sanctuaire.

Au *Gloria* qui succédait aux accents suppliants du *Kyrie*, j'avais une brillante partie de solo à chanter, et aujourd'hui encore je me rappelle n'avoir jamais exécuté avec un pareil brio ces exclamations qu'à pleine voix le chœur reprenait après moi : *Gratias agimus tibi propter magnam gloriam tuam*: — *Domine Deus*, — *Rex cælestis*, — *Deus Pater omnipotens*... L'Office pontifical s'acheva glorieusement dans la féerie des lumières avec la même splendeur et le même envol qu'il avait commencé.

Le maître de chapelle, M. Sidler, confirma mon enthousiasme en me faisant entrevoir qu'il me confierait derechef une partie d'alto-solo à Pâques (car, à cette époque, il n'était pas plus question de vacances à Pâques qu'à Noël...).

Autant je me réjouissais d'assumer bientôt une nouvelle partie de solo, autant je fus peiné d'un événement imprévu qui n'allait pas tarder à survenir ! En effet, un mois environ avant la Semaine Sainte, je fus affligé d'un enrrouement, compliqué d'un rhume, qui ne voulut pas disparaître, malgré le traitement que je suivis trois semaines durant. M. Sidler était tout soucieux, car il craignait de ne pouvoir trouver aucun remplaçant pour mon solo et de devoir choisir une autre œuvre. Je fus donc l'objet des soins les plus attentifs et je reçus, notamment, l'ordre de gober un grand nombre d'oeufs crus, ce qui m'apparut comme quelque chose d'insolite dans ma vie d'interne. Pourtant, toutes les peines qu'on se donna demeurèrent vaines ; l'enrouement ne cessa point, et il fallut exécuter à Pâques une autre messe sans soli...

Ce que personne ne soupçonnait était devenu l'évidence même : mon prétendu enrrouement n'avait rien de maladif, mais annonçait tout simplement la mue ! Ma voix, qui avait commencé durant le carême à devenir barytonante, ne parviendra à s'éclaircir qu'après plus de six mois ; aussi dus-je renoncer à chanter et à faire partie du chœur du Collège. A la fin de cette évolution, j'avais échangé ma profonde voix d'alto contre celle de baryton, qui acquit un timbre mâle et sonore.

VI

Les heures de classe passaient sans événement saillant, à la manière du sablier qui s'écoule sans bruit. Aussi ai-je beau chercher, je ne me souviens d'aucun fait qui ait rompu la monotonie de la grammaire et de la syntaxe françaises, des devoirs d'arithmétique, des leçons de géographie ou d'histoire, ou des compositions en allemand...

De petits garçons turbulents que nous nous sentions encore à l'automne, nous devenions peu à peu des jeunes gens « pondérés », connaissant le but de leurs efforts et un peu plus attentifs aux fâcheuses conséquences que pourrait avoir

la propension ingénue à se jouer des professeurs. Ce changement me réjouissait. En effet, des farces estudiantines impertinentes ou tout à fait irrévérencieuses, telles que j'en avais vu ailleurs, n'auraient point eu mon approbation, non par souci de prouver mon innocence personnelle en cas d'enquête, mais parce que j'avais en aversion tout ce qui pouvait être l'expression d'une mutinerie ou de l'anarchie. D'ailleurs, les circonstances mêmes où nous nous mouvions écartaient d'avance tout motif de subversion.

VII

Dans le courant de l'année, on nous avait fait miroiter une fête scolaire spéciale, qui aurait l'avantage de se célébrer un jour ouvrable et de faire tomber ainsi toutes les heures de classe. Qui n'eût encadré de rouge ou de bleu ce jour de congé dans son calendrier ?

Les réjouissances proprement dites, fixées après dîner, devaient rassembler étudiants et professeurs autour de chopes de bière et de gâteaux. Les morceaux de la fanfare alterneraient avec de joyeuses saynètes, des productions individuelles et des discours. Les étudiants de différentes classes s'étaient groupés en vue des nombreuses exécutions de cette charmante réunion. L'un de mes condisciples du Cours spécial de français, mon aîné de quelques années, s'annonça aussi pour une chanson que j'accompagnerais au piano ; j'y consentis volontiers, car je connaissais depuis longtemps la mélodie qu'il avait choisie, dans le genre du folklore napolitain « *funiculà* », et j'étais à même de la jouer par cœur. Il avait mis sur l'air de *Jampa* des paroles françaises, composées par lui-même, d'un couplet de carnaval. J'étais persuadé comme lui que ces vers comiques feraient le plus drolatique effet. Ainsi, des surprises de tout genre étaient imminentes pour la gent écolière.

Enfin le grand jour arriva. Il débuta par la Messe solennelle. Le reste de la matinée fut employé aux ultimes préparatifs, chacun devant répéter sa partie pour la connaître à fond. Il me tenait très à cœur d'exercer minutieusement une dernière fois mon soliste, d'autant plus qu'il ne possédait pas une voix remarquable, qu'il parlait mieux qu'il ne chantait,

et ne se montrait pas assez observateur de la mesure. Nous nous appliquions aussi à la prononciation, autant qu'au rythme, et consacrons de longs moments à acquérir une parfaite diction.

Dans la salle de fête où nous aurions à nous réunir, on avait aménagé une petite scène, dotée d'un avant-corps avec rampes qui, bien que moins élevé, en augmentait la surface. Immédiatement à côté se trouvait le piano, auquel j'exerçais mon soliste. Il ne progressait que lentement et j'étais en train de mettre tout mon zèle à lui inculquer définitivement un passage par de fréquentes reprises, quand un incident imprévu me déchargea de mes peines.

En même temps que nous nous adonnions à nos répétitions, derrière le rideau on passait au crible de la critique duos et monologues prévus afin de se rendre compte s'ils pourraient franchir la rampe avec succès. Nous nous efforcions de ne pas nous laisser distraire par ces sketches invisibles, mais bruyants ; nous ne pouvions cependant pas ne pas observer qu'à côté des exercices sérieux des bruits de toutes sortes se faisaient entendre, donnant à penser qu'il se tramait une niche.

En effet, le rideau fut subitement déplacé et deux grands étudiants, se poursuivant l'un l'autre, s'élançèrent sur l'avant-scène. Ils s'atteignirent bientôt à la course et immédiatement après, agrippés l'un à l'autre, vinrent choir en se débattant au bord de la rampe, tout près de nous. Effrayé de cette poursuite, je regardais rapidement autour de moi, quand je reçus inopinément un coup de pied au creux de l'estomac. Il me fit tellement mal que je blêmis soudain et que, dans ma faiblesse, je risquai de m'effondrer. Entre temps, l'un des deux bagarreurs s'étant libéré de l'emprise de son condisciple, ils se poursuivirent de nouveau pour finalement disparaître derrière le rideau sans même s'être retournés vers nous.

Délicatement soutenu par mon soliste qui s'était précipité à mon secours avec beaucoup de sollicitude, je fus évacué de la salle et porté dans mon lit, ce qui paraissait être la meilleure solution. Je fus bientôt commis aux soins de l'infirmier et relégué dans un lointain dortoir, où un sommeil réparateur ne tarda pas à apaiser mes douleurs ; le lendemain déjà j'étais rétabli. La conséquence la plus directe de cette inexplicable aventure fut que je ne pus prendre part à la fameuse fête

tant attendue de l'après-midi... Il ne me restait qu'à m'en consoler en pensant que les suites de ce coup égaré eussent pu être plus graves...

On ne put faire beaucoup de lumière sur cet incident. L'enquête prouva seulement que les deux étudiants, élèves de la classe d'Humanités, en se poursuivant comme des fous, avaient manqué totalement de prudence. Un blâme sévère leur fut infligé, avec menace de renvoi en cas de nouvelle incartade.

L'« agression » dont j'avais été victime eut pour mes camarades de Suisse alémanique la regrettable conséquence de supprimer la seule contribution qu'ils devaient apporter à la manifestation projetée, car, par délicatesse, mon camarade ne voulut pas recourir aux services d'un autre accompagnateur pour son numéro, et le programme comporta exclusivement des productions de Romands... Mais comme leur vaudeville n'était destiné, hormis ceux qui le jouaient, qu'à peu de spectateurs, la récréation de cette après-midi, menée sans accroc et soutenue par l'élan et l'enthousiasme juvéniles, s'acheva joyeusement, ainsi que j'eus le plaisir de l'apprendre... après la fête !

(A suivre.)

Josi MAGG